

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 10

Artikel: La bibliothèque de mon oncle : [1ère partie]
Autor: Toepffer, Rodolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213767>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Donnez-leur donc un peu de nourriture,
Et j'en suis convaincu
Ils s'mettront sur leur cul !

Voilà tout ce qu'on connaît actuellement de la chanson ; chacune des strophes présente des variantes ; par exemple, à la 1^{re} : *nous allons nous embarquer, faudra bien se veiller*. — Entre la 2^e et la 3^e strophe, j'ai retrouvé un fragment de couplet :

Regardez-voir un peu cette grande machine
Et cette grande roue
Qui fait notre admiration.

Il est sans intérêt de relever les variantes des autres couplets.

Bâle, 23 février 1918.

A. ROSSAT.

La livraison de mars 1918 de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Sidney Webb. Le commerce mondial après la guerre. — Vahiné Papaa. Dans la forêt sans air et sans lumière. — Alexis François. Poème en prose et vers libre. — M^{me} Emile Ollivier. La vie d'Emile Ollivier. — Dr H. Joliat. Pour un canton du Jura. — Emile de Bongnie. Lettre du front belge. (Seconde et dernière partie). — Georges Paillard. Notre pain quotidien. (Quatrième et dernière partie). — Charles Gos. Gladys. Nouvelle. — Maurice Milliod. Les derniers romans de M. C.-F. Ramuz. — Chroniques anglaise. (H.-C. O'Neill) ; italienne. (Francesco Chiesa) ; suisse allemande. (Antoine Guillard) ; scientifique. (Henry de Varigny) ; politique. (Edm. Rossier). — Table des matières du tome LXXXIX. — Revue des livres.

La Bibliothèque Universelle paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

LA CATZA A TAQUENET

A Velâ-Golliâ, lei dzein ne san rein tan suti, l'è dei bravé dzeins, mâ l'è tot ! Ye sè démaufiant et craignant adî qu'on lao robe laoz'ardzein ; n'a pas dé lou mettré à la banca, l'aman mi lou catsi à coquié carrou, pè la barraqa, ao bin dei on perto d'abrou purri.

Djan-François Taquenet, que fasaî lou domestiquou, et sa fenna qu'allavé lava lè buîés, l'avané réussî à esparmâ cinq ceints francs. Onna né d'hivè, ye s'ètzâodavan à la cavetta, tot ein déveusint yo porran bin catsi laô mounia.

— Yo vao tou la beta ? que dit la fenna ; on ne pao pas la laissi deîn la toupèna, la fau po mettre la penna.

— Eh bin ! s'on la pliâcivè tzi lou noteirou ? se fâ l'homou.

— Pô que foté lou camp avoué ! ma fei na, que répond la Gritton, ne fau confia son ardzein à nion.

— On porrai pourtant atzeta dei papai, dei obligâchons, coumeint dian lei dzeins de la vela, dei z'âchons dei tram dâo Dzorât ao bin dâo tzein de fè Bierou-Appie-Mordze, cein rapporte grô, que fâ Taquenet.

— Ma fei na ! que di la Gritton, lè dzeins de la vella tignan lè paisans pô dâi tadiés... ie no fau lou catsi dei onna nitta yo nion ne porrei lou trouva.

— Vâ, mâ yô ?

— Dezo lou lhî, dein la paillièssè, que dit Taquenet.

— No fau asseyî, répond la Gritelet.

Et vouaiteque que sè met à déféré lou lhî et à décaodrè la paillièssè po lei mettré lè picé.

Mâ Taquenet lai fâ :

— S'on no robavé tandu que no sarin via ; et se lo tû prenîa à la barraqe ; noutron n'ardzein serai fottu ; mâ ié on n'idée, lou fau catsi dein lou perte dao grao pommâ, au bet dao prâ, n'arâi omeinte rein à craindre dao fu ?

La Gritton étai bin d'accô, et dé suite, tot à novion, van scin fallot, porta lau z'ardzein dein lou tron purri dao pommâ, que récaovran bin adra de moscha.

Ti lei dzo sein fèrè asseimbllian de rein, Taquenet verounâvé à l'einto de son pommâ po s'achura que tot étai adî ein odrè, ma se mauflavé de son vesin Guegne-Louna, qu'espionnavé tot cein que sè passavé à Vella-Golliâ.

On dzo, Taquenet vâi que la moscha que boutsivè lou perte dao pommâ étai remouâte et que lè cinq ceints francs étant lavi !

Tota la nèt sè désolavé avoué sa fenna : ne pao nion fîtré que Guegne-Louna, que piâllivan ti lei dou.

To pe on cou, Taquenet dit à sa Gritton :

— Laisse mé fèrè, yé onna boun'idée.

— Et quié ?

— L'est bon, t'intietta pa.

La deimeinde d'apri, ie va ao Tsevu-Bian, apri lou pridzou, io chondzivè trova Guegne-Louna, qu'étai bin ique, ein train de bârè dou déci de novi et l'invité à djuvi ai cartè avoué li.

Tot ein djuvein lei offressâ à bârè, fasaî espret de pèdrè po mettre son lulu de boun'homme et lou fèrè fiffa tant que devè lou né Guegne-Louna étai bin bon rion.

— Allein baîrè lou café, que fâ Guegne-Louna que brelantzivè bin prau.

— Allein ! que de Taquenet, ie vè avoué té.

Eïn tzein, stisse de à l'autrou : Vao tou mé fèrè on petit serviqou ?

— Tot cein que te voudri, ma n'è rein d'ardzeint à prêta.

— Oh ! n'è pas fauta d'ardzeint, que fâ Taquenet, bin lou contrèrou, yammèret seulamein on petit consèt, ti on brav'homou, l'a de l'eschein ; mâ l'è on secret que té vu confiâ. Djura mè de ne pa lou redèrè !

— Comprâ ! que fa Guegne-Louna, et Taquenet lei de à l'orollhie :

— Ye on pâ dé mille franc que no z'eïn économisa mè et la fenna, que vudrè catsi, ye dza cinq ceints francs dein on abrou yo nion ne pao lè trôva ; çrâi tou, té que l'i on tot malin, que mè faillé mettré lè dou millé avoué ? Baille mè ton avi.

— T'a bin fè de mè consurtâ, ami Taquenet ; t'a zu onna cran' idée ; se yavé de l'ardzeint de trao, ye faré coumeint té.

— Eh bin ! te mè décidé, y'été indécis..., mâ ne dit rein à nion.

— N'aussè pa poèrè.

Et Taquenet laissè Guegne-Louna su la porta de sa ca carraïe et s'einfatte tzi li.

Lou leindèman yé cò à son pommâ ; sa rusa l'âo avai réussîa ; lè cinq ceints francs étant revenia et fut adrei benèse de lè rétraova po lè portâ à l'otto.

La nê d'apri quand Guegne-Louna vint farlouilli la moscha ao pî dao pommâ po preindrè la somma que l'âi devessai avâ, yé traové à la piace on beliet yo lei avâi écrit dessus :

Yé tzandzi d'avi, la cazetta n'est plie rein bounna !

MÉRINE.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Nous nous proposons de reproduire en feuilleton quelques-unes des œuvres d'écrivains de la Suisse romande du siècle passé, et dont les noms méritent d'être remis en honneur. Par là, nous ne faisons d'ailleurs que répondre à un vœu qui nous a été exprimé de diverses parts. Nous commençons par une des plus jolies nouvelles de Tœpffer.

La Bibliothèque de mon oncle

1 PAR
RODOLPHE TŒPFFER

I

J'ai connu des gens élevés sur le seuil de la boutique de leur père ; ils avaient retenu de ce genre de vie certaine connaissance pratique des hommes, certain penchant musard, le goût des rues, quelques trivialités d'idées, la morale et les préjugés du quartier. On en a fait des avocats, des ministres, et dans chacune de ces vocations ils ont apporté de ce seuil de boutique bien des éléments bons ou mauvais, toujours ineffaçables.

D'autres, en ce temps-là, je veux dire vers quinze ans, avaient leur petite chambre sur une cour si-

lencieuse, sur des toits déserts. Ils y sont devenus méditatifs, peu au fait des affaires de la rue, assez riches d'observations privées sur un petit nombre de voisins. Ils y ont acquis une connaissance de l'homme moins générale, mais plus intime. Combien de fois aussi, privés de tout spectacle, ils ont vécu avec eux seuls, pendant que l'autre, sur son seuil, toujours récréé par la vue de quelque objet nouveau, n'avait ni le temps ni l'envie de faire connaissance avec lui-même. Avocat ou ministre, pensez-vous que celui de la petite chambre n'aura pas une manière autre que celui du seuil ?

Et ce qu'on voit passer de son logis, et les gens qui circulent autour, et les bruits qui s'y entendent, et les objets tristes ou rians qui s'y rencontrent, et le voisinage et les cas fortuits ? Oh ! que l'éducation est une chose difficile ! Tandis qu'à lumineuse intention, sur le conseil d'un ami ou d'un livre, vous dirigez l'esprit et le cœur de votre fils vers le côté qui vous agrée, les choses, les bruits, les voisins, les cas fortuits conspirent contre vous, ou vous secondent sans que vous puissiez détruire ces influences ni vous passer de leur concours.

Plus tard, il est vrai, après vingt, vingt-cinq ans, le logement fait peu. Il est triste ou gai, confortable ou délabré, mais c'est une école où les enseignements ont cessé. A cet âge l'homme fournit sa carrière, il a atteint ce nuage d'avenir qui, tout à l'heure encore, lui paraissait si lointain ; son âme n'est plus rêveuse et docile : les objets s'y mirent, mais ils n'y laissent plus d'empreinte.

Pour moi, j'habitais un quartier solitaire¹. C'est derrière le temple de Saint-Pierre, près de la prison de l'évêché. Par-dessus les feuilles d'un acacia, je voyais les ogives du temple, le bas de la grosse tour, un soupirail de la prison, et au delà, par une trouée, le lac et ses rives. Quels beaux enseignements, si j'avais su en profiter ! Combien la destinée m'avait favorisé entre les garçons de mon âge ! Si j'ai mal profité, je tire gloire néanmoins d'être issu de cette école, plus noble que celle du seuil de boutique, plus riche que celle de la chambre solitaire, et d'où devait sortir un poète, pour peu que ma nature s'y fût prêtée.

Au fait, tout est pour le mieux ; car je me doute qu'à aucune époque les poètes n'ont été heureux. En savez-vous un, parmi les plus favorisés, qui ait jamais pu étancher sa soif de gloire ou d'hommages ? En connaissez-vous un parmi les plus grands, et surtout parmi ceux-là, qui ait jamais pu être satisfait de ses œuvres, y reconnaître les célestes tableaux que lui révélait son génie ? Vie de leures, de déceptions, de dégoûts ! Et encore, ceci n'en est que la surface ; je m'imagine qu'elle recouvre des troubles plus grands, des dégoûts plus amers. Ces têtes-là se forgent une félicité surhumaine que chaque jour déçoit ou renverse ; ils voient par delà les cieux, et ils sont cloués à la terre : ils aiment des déesses et ne rencontrent que des mortelles. Tasse. Pétrarque, Racine, âmes tendres et malades, cœurs jamais paisibles, toujours saignants ou plaintifs. dites un peu ce qu'il en coûte pour être immortel !

(A suivre.)

¹ Ce quartier est celui qui avoisine l'église cathédrale de Genève. Le maison dont il est ici question est connue sous le nom de maison de la Bourse française, parce qu'elle appartient à un établissement de bienfaisance destiné à secourir les Genevois protestants d'origine française.

Grand Théâtre. — Cette semaine débutera le revue : *Bourrez-nous le crâne!* de MM. Tapie et Hayward. Beaucoup d'esprit, pas moins de fantaisie, une interprétation endiablée, une mise en scène très originale. Représentations tous les soirs.

Kursaal. — La Tournée Petitdémange donnera samedi 9 et dimanche 10 mars, trois représentations du *Jour et de la Nuit*, trois actes comiques qu'écrit et interprète spirituellement la musique de Lequoc. A l'interprétation M^{me} Mary Petitdémange et M. George. Ne cache pas le succès réservé à cette œuvre.

Spectacle de la « Muse ». — Nous donnerons ce soir samedi à 8 heures, au Grand Théâtre, une œuvre spirituelle, à la fois originale, fantaisiste et amusante, de Tristan Bernard : *Les jumeaux de Brighton*. Le spectacle commencera par le gros succès de rire : *« Un client sérieux »*, de George Courteline, où tous les interprètes seront parfaits.

Location à l'avance au bureau du Grand Théâtre et le samedi soir à la caisse, dès 7 heures.

Kéfol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE 10 POUDES : Fr. 150
TOUTES PHARMACIES